

YEGG

GRATUIT

LE FÉMININ RENNAIS

NOUVELLE GÉNÉRATION

focus sur

CONSUMMATION

RÉINVENTONS NOS DÉCHETS

DÉCRYPTAGE
INÉGALITÉS
DANS LA RUE

Morgane Merteuil
POUR LA TOTALITÉ

CULTURE

*Faire
entendre
l'invisible*





Celle qui

s'appuie sur les théories marxistes

Pas question de parler de son parcours. Quand on essaye d'aborder ses études ou son rapport à son métier de travailleuse du sexe, Morgane Merteuil nous envoie clairement bouler : « *Oh non mais on s'en fout de ça. Si j'étais simplement une universitaire, vous ne me demanderiez pas le pourquoi du comment...* » Si, on le ferait, mais passons. L'ancienne secrétaire générale du Strass – Syndicat du Travail Sexuel – ne transige pas : « *un portrait politique, ok, mais pas un portrait perso.* » Elle veut parler politique, féminismes et stratégies de lutte. Ça tombe bien, on est là pour ça aussi. Ce vendredi 16 juin, elle est à Rennes, invitée par la librairie Planète 10, pour une conférence sur l'ouvrage collectif *Pour un féminisme de la totalité* (mars 2017, éditions Amsterdam), qu'elle a coordonné avec Félix Boggio Éwanjé-Épée, Stella Magliani-Belkacem et Frédéric Monferrand. Tous les quatre participent à la revue *Période*, créée en 2014. « *L'ouvrage ressemble à la revue. Les différents textes publiés permettent de faire connaître des textes plus ou moins classiques à l'international. Ils ne sont pas connus en France parce qu'ils n'ont pas été traduits ou qu'ils ne sont pas distribués librement. Comme Silvia Federici par exemple, elle est traduite depuis 2 ans alors qu'elle a changé le point de vue il y a 30/40 ans.* », explique la chercheuse indépendante. Le livre s'inscrit donc dans le cadre de *Période* car, précise Morgane Merteuil, « *il y a un besoin de théories marxistes, le milieu féministe en est très demandeur. Il y a une insatisfaction face à la manière dont le féminisme est utilisé dans les campagnes à visée raciste, réac' et non émancipatrice. Dans la manière dont les droits des femmes sont utilisés comme cheval de Troie pour justifier l'islamophobie et instaurer une politique sécuritaire, néolibérale.* » Dans la ligne de mire, le capitalisme, le libéralisme et le féminisme institutionnel. Ainsi, les 400 pages du bouquin œuvrent à l'analyse critique de la distinction entre le travail productif et le travail reproductif, retraçant la genèse de l'oppression des femmes à travers le schéma familial, professionnel, corporel, affectif...

et le point de vue économique, social, politique, etc. Johanna Brenner, Sara Farris, Silvia Federici, Kevin Floyd, Peter Drucker ou encore Angela Davis, entre autres, s'allient à l'enjeu principal : parvenir à une compréhension globale « *qui nous amène à aborder la question de l'Etat, de la propriété, de la classe sociale, de la ville, du rapport au corps, etc. Parce qu'aujourd'hui on peine à opter pour des pratiques autres que défensives et à développer des stratégies politiques qui reposeraient sur un récit qui permettrait de resituer la question de l'émancipation des femmes dans le contexte plus globale du capitalisme, il faut partir des questions reléguées aux femmes pour embrasser le point de vue sur la totalité, comprenant celle-ci dans le contexte d'aujourd'hui du capitalisme mondialisé.* » L'objectif étant ensuite d'articuler cette compréhension autour de pensées stratégiques. Appréhender l'Etat comme un acteur total et non isolé, décrypter le sexisme omniprésent dans les politiques d'aujourd'hui qui rendent légitimes les interventions répressives (limitant ainsi l'émancipation collective), remettre en cause le modèle social ainsi que celui de la famille nucléaire, la gratuité du travail reproductif, l'image de la normalité hétérosexuelle et hétérosexiste ou encore ne pas se conformer à la place assignée dans la division du travail (un point auquel les femmes blanches ont pu parvenir grâce aux femmes immigrées dont l'Etat s'est servi pour les remplacer dans le travail domestique et sexuel), l'ouvrage frappe fort pour aider « *à orienter le mouvement de lutte, construire et favoriser le développement de perspectives révolutionnaires à partir du féminisme.* » Si l'unité se construit comme elle le dit « *au gré des luttes et au gré de la stratégie* », les dissensions entre les femmes ne font pas bon ménage. En conclusion, Morgane Merteuil le souligne : « *Toutes les féministes ont intérêt à défendre le travail du sexe. Exceptionnaliser la question du travail du sexe ne mène nul part. Ce n'est pas coupé du reste de la société. Et toutes les féministes ont intérêt à prendre en considération les luttes développées dans le passé, à l'instar des luttes antiracistes.* »

■ MARINE COMBE

CANAL B

canal b
94 MHz Radio curieuse

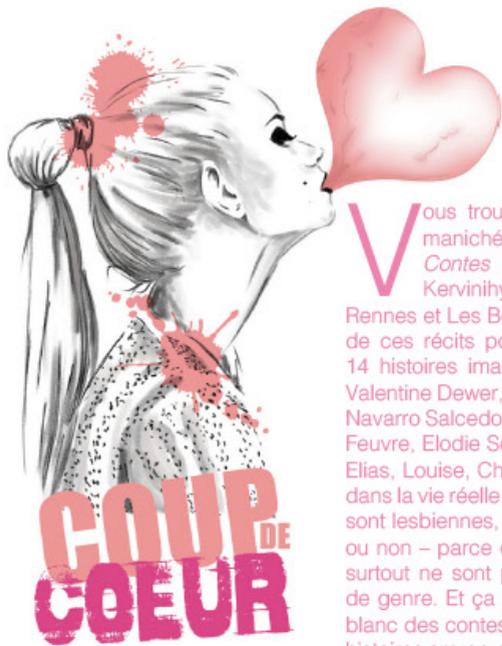
ON AIR

Art : www.myfishfresh.com



ÉDITO | AU REVOIR SIMONE...
PAR MARINE COMBE, RÉDACTRICE EN CHEF

Ministre de la Santé et de la Famille, député européenne, présidente du Parlement européen, ministre des Affaires sociales, de la Santé et de la Ville, elle a marqué plus que la politique française, Simone Veil ! Décédée le 30 juin dernier, c'est une onde de choc qui s'est abattue avec la nouvelle. Parce que celle qui allait souffler ses 90 bougies le 13 juillet a beaucoup fait parler d'elle, entre sa déportation à Auschwitz-Birkenau et sa loi dépénalisant l'Interruption Volontaire de Grossesse, entre autres. Si aujourd'hui le droit à l'avortement ne se défend plus ni de la même manière ni pour les mêmes raisons qu'à son époque, on ne peut que saluer la ténacité qui caractérise l'ancienne femme politique. Ce qu'on lui doit, on le sait et on ne l'oubliera pas. Elle rejoint désormais, à défaut d'accéder au panthéon – à l'heure où nous écrivons ces lignes en tout cas – le cercle des femmes qui ont marqué l'Histoire (et elles sont plus nombreuses que ces messieurs les historiens veulent bien nous le faire croire). Pour celles et ceux qui auraient raté quelques étapes de la vie de Simone Veil, les documentaires et les hommages se multiplient et grâce au replay, vous pourrez profiter de votre été non pas pour lézarder sur les plages ou les terrasses mais pour vous rattraper ! Mais non, on plaisante, vous ferez bien ce que vous voudrez, comme d'habitude. Mais quand même, une petite dernière proposition avant d'aller préparer nos valises pour l'été : des ateliers DIY pour transformer des pneus en fauteuils de jardin, retaper votre bicyclette et bidouiller quelques uns de vos produits électroménagers que vous rêvez d'amener à la casse... Pourquoi ? Parce que ça fait du bien, voilà tout !



LA VIE EST PLUS BELLE EN COULEURS !

Vous trouvez les contes de fées trop lisses ? trop binaires ? trop manichéens ? Nous aussi. Et ça tombe bien parce qu'en mai dernier *Contes et histoires arc-en-ciel* sont venus colorer la collection Kervinihy des éditions Goater, en partenariat avec le CGLBT de Rennes et Les Bookonautes. De quoi briser l'hétéronorme cul-cul et ringarde de ces récits poussiéreux et franchement d'un ancien temps ! Place aux 14 histoires imaginées par Frédéric Meurin, Hugo Vernay, Selene Tonon, Valentine Dewer, Karine Baudot, Elisabeth Troestler, Joachim Chalot, Pascale Navarro Salcedo, Judikaël Goater, Gaëlle Urvoas, Aurélien Le Feuvre, Elen Le Feuvre, Elodie Sébire et Lukaz Nedeleg. Au fil des pages, on croise Myriam, Elias, Louise, Charmille, Jean, Aydan, Blanche ou encore Cassiopée. Vivant dans la vie réelle ou dans des histoires de capes et d'épées, ces personnages sont lesbiennes, homos, trans, polyamoureux, se battent contre les préjugés ou non – parce que oui un monde sans LGBTIphobies, ça peut exister – et surtout ne sont pas réduits à leurs orientations sexuelles et leurs identités de genre. Et ça fait du bien ! En plus de rompre avec la tradition du noir et blanc des contes, et de la femme éplorée qui attend le prince charmant, les histoires arc-en-ciel redonnent du corps et de la perspective à des personnes délaissées à tort dans ce genre littéraire. Il est bien temps de se mettre à la page !

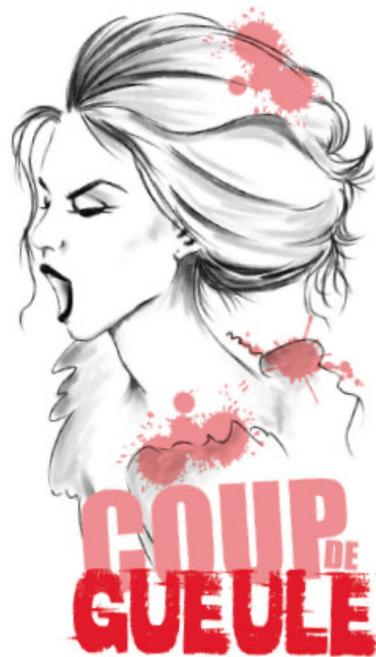
| MARINE COMBE

ROMPRE AVEC LA TRADITION

PAS TOUCHE À MA CEINTURE ABDOMINALE !

« Cette pratique est extrêmement ancienne, très répandue dans les diverses civilisations du monde entier, basée sur le préjugé selon lequel l'utérus pourrait être vidangé comme un ballon. Il n'existe pas de chiffres officiels en France sur l'expression abdominale mais selon l'enquête menée par le Collectif Interassociatif autour de la Naissance (CIANE) entre 2010 et 2016 (20 000 femmes) : "une femme sur cinq affirme qu'on lui a appuyé sur le ventre pour aider l'expulsion du bébé. Parmi les femmes qui ont subi ce geste, environ quatre sur cinq indiquent qu'on n'a pas recherché leur consentement." » Le 17 juin, Slate titre son article « L'expression abdominale existe encore et c'est dramatique ». Dramatique oui, c'est le terme. Surtout lorsque l'on sait que cette pratique n'est soi-disant plus pratiquée car interdite. On aurait eu envie de mettre la citation, seule, sans commentaires. Parce qu'elle se suffit à elle-même. Mais on ne peut manquer une occasion d'ouvrir notre gueule pour scander : « MAIS QUAND EST-CE QU'ON VA NOUS LÂCHER LE BIDE, BORDEL ? » On entend d'ici les défenseurs maugréer qu'il s'agit certainement de cas particuliers, pour lesquels médecins et sages-femmes doivent agir dans l'urgence ou en tout cas doivent avoir leurs raisons. Mais non, ça ne passe pas. Parce que rien ne justifie que l'on demande son accord à seulement une femme sur cinq. À moins que l'on ait mal compris et que les femmes ne bénéficient pas entièrement de leur propre corps...

| MARINE COMBE



YEGG

SOMMAIRE | JUILLET-AOÛT 2017

• La tête en lutte - p.2

• Seconde vie ! - p.12

• Pas que dans les contes - p.6

• Les voix des concernées - p.22

• L'espace public pour TOU-TE-S - p.8

• La culture en bref - p.24

• La politique en bref - p.9

• Girl punk power - p.25

• Privées de liberté - p.10

• Verdict - p.27

• YEGG & the city - p.28

LA RÉDACTION | NUMÉRO 60

YEGG | 7 RUE DE L'HÔTEL DIEU 35000 RENNES

MARINE COMBE | RÉDACTRICE EN CHEF, DIRECTRICE DE PUBLICATION | marine.combe@yeggmag.fr

CÉLIAN RAMIS | PHOTOGRAPHE, DIRECTEUR ARTISTIQUE | celian.ramis@yeggmag.fr

CLARA HÉBERT | GRAPHISTE - ILLUSTRATRICE

PHOTO DE UNE | CÉLIAN RAMIS

RESPONSABILITÉ PUBLIQUE



© CÉLIAN RAMIS

Entre les zones fortement masculines, le manspreading, le harcèlement de rue ou encore les agressions (également LGBTphobes, racistes...), l'espace public doit cesser d'être le théâtre des inégalités entre les hommes et les femmes et des violences.

« Les hommes et les femmes ne font pas les mêmes usages de l'espace public (...). Certains prennent plus de place que d'autres et certaines ne peuvent pas vaquer de manière tranquille, se mouvoir de manière tranquille, c'est-à-dire sont l'objet de sifflements, d'insultes, sont alpaguées... Ça peut aller jusqu'au harcèlement et ce n'est pas nouveau. Ce qui est nouveau, c'est la médiatisation. », déclare l'historienne Fanny Bugnon, au micro de La Matinale, diffusée sur Canal b, le 20 juin dernier. Trois jours plus tard était organisée l'académie d'été de la formation « Etudes sur le genre », à l'université Rennes 2, dont elle est la responsable du Diplôme Inter-Universitaire numérique. Le thème : femmes et hommes dans l'espace public. Depuis plusieurs années, géographes, sociologues et chercheuses questionnent cette problématique, soulignant l'influence de la domination masculine jusque dans la manière de penser les structures publiques, point développé dans *La ville faite par et pour les hommes* d'Yves Raibaud. Sans oublier que « au nom de leur sécurité, on inculque un sentiment de peur aux femmes. », précise Fanny Bugnon. Ainsi, la gent féminine use de nombreuses stratégies

d'évitement (dans la manière de se vêtir, de penser leur trajet retour, etc.) afin de se faire discrètes, voire invisibles, dans l'espace public selon les heures auxquelles elles se déplacent. Car en effet, les femmes semblent être de passage dans l'espace public, tandis que les hommes auront tendance à se l'approprier davantage. Dans son article daté du 26 juin dernier, *Le Monde* pointe les difficultés des pouvoirs publics à traiter cela et établir une égalité entre les sexes, que ce soit dans la rue, les transports en commun, etc. « Il y a une sensibilité et une mobilisation des acteurs publics à Rennes qui n'existent pas partout. », rappelle l'historienne qui fait alors allusion aux marches exploratoires expérimentées dans la capitale bretonne, réunissant élu-e-s et habitant-e-s des quartiers dans le but de faire évoluer les aménagements publics, ainsi qu'à la réflexion engagée sur le campus autour de l'éclairage. Sans oublier les actions menées par l'association Stop harcèlement de rue Rennes, qui fin mai tractait place Sainte Anne pour une « zone sans relous » ou encore la création éphémère cette année du collectif La main aux fesses, dans le cadre d'un projet étudiant.

I MARINE COMBE

bref

POUR LA SANTÉ DES FEMMES TRANS

Aides, le CGLBT de Rennes et le PF 35 s'associent pour un week-end santé à destination des femmes trans majeures, du 27 (soir) au 29 octobre. Transport, hébergement et repas sont pris en compte mais il est essentiel de s'inscrire avant le 20 septembre (infos sur le site du CGLBT) et d'être en accord avec le cadre du week-end, à savoir respect de la confidentialité et non-jugement.

bref

sur la toile

chiffre du mois

13/07

« Les filles de la Bernique », comme on entendait souvent dire, font leurs adieux aux fidèle-s de la Bernique Hurlante, rue Saint-Malo.

chiffre du mois

le tweet du mois

Les femmes représentant 70% des étudiant.e.s dans la #Culture mais 30% des directions de structures culturelles et 0% à la tête d'1 théâtre
HCE @HCEh / 22-09-2017

sur la toile

bref

FEUILLES LIBRES

Coup de coeur pour la série documentaire *Feuilles libres*, réalisée par Pierre-François Lebrun et diffusée sur le site de *Kub*, média culturel breton. De la conférence de rédaction au bouclage, en passant par les interviews et les illustrations, les 5 épisodes de 8 minutes chacun nous emmènent au sein de la rédaction de *Citad'elles*, le magazine fait par et pour les détenues du centre pénitentiaire pour femmes de Rennes.

bref

L'ACTU FÉMININE EST À SUMRE SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX !

@Yeggmag

sur



Yegg Mag Rennes

sur



ZÉLIA BRASIER

BÉNÉVOLE AU SEIN DE L'ASSOCIATION
GENEPI - RENNES

Membre depuis septembre, elle a coordonné dès janvier l'exposition *Privées de liberté*, présentée dans le cadre du Printemps des prisons, du 23 mai au 9 juin, au restaurant Un midi dans les vignes, puis du 13 au 24 juin, au 4 bis (CRIJ). L'occasion de découvrir les dessins, poèmes, autoportraits et créations des détenues du Centre pénitentiaire pour femmes de Rennes, autour de la féminité.

Comment s'est passé le projet ?

En fac d'arts plastiques, il fallait organiser un projet culturel. J'ai proposé aux bénévoles de Genepi de participer à cette expo avec moi. On a été 4 actifs sur ce projet-là, j'ai coordonné mais on était égales je trouve dans la répartition des tâches. Avec Maud, ma binôme, chaque semaine, on passait 2h en prison pour un atelier arts plastiques. On a proposé aux détenues de créer soit pour elles, soit pour leurs amies, soit pour l'exposition. C'était un peu dur de mettre ça en place, elles étaient assez timides, je pense qu'elles ne se sentaient pas légitimes d'exposer et au final, ça s'est très bien organisé avec elles. Moins au niveau de l'administration pénitentiaire, c'est très compliqué de sortir des créations de prison. Ça a été une bataille de 3 mois, non stop, de mails, de sollicitations. Ils ont d'autres chats à fouetter et la culture, c'est pas primordial. Enfin, c'est mon point de vue...

Pourquoi ne se sentent-elles pas légitimes ?

Parce qu'on a cette idée de la galerie d'art réservée à l'artiste et c'est dur de se dire qu'on est assez douées pour être exposées. À la fin il y a plein de gens, dont moi, qui n'osent pas franchir le pas. C'était un peu compliqué au début mais la dynamique est vite venue. Sur le sujet, il y en a qui étaient très à l'aise avec déjà un côté féministe super intéressant et qui l'ont développé. D'autres moins. Je pense à une en particulier, elle n'arrivait pas à faire d'autoportrait ou à parler de sa condition à elle de femme enfermée, privée de liberté. Une autre a exprimé à travers un poème ses regrets, son sentiment d'abandon vis-à-vis de ses filles. Elles sont très différentes dans leurs avis, parcours, âges, origines sociales, etc. Mais ce n'est pas un sujet facile à évoquer, on a que 2h et un des problèmes est aussi que ça tourne beaucoup. Il n'y a rien de stable en prison.

Vous souhaitez poursuivre le projet l'an prochain. Toujours autour de la féminité ?

Ouais, c'est ce qui m'intéresse vraiment. C'est un sujet qui me touche et qui n'est jamais terminé. Il y a toujours des choses à dire. Dans l'idéal j'aimerais créer un événement autour des femmes incarcérées avec des ateliers, des tables-rondes, des témoignages. Là c'est intégré au Printemps des prisons, un événement Genepi, et je ne sais pas si ce sera rattaché à ça mais j'aimerais bien qu'on crée plus de choses car l'exposition a vraiment eu pas mal de succès. C'est un sujet qui intéresse et interpelle beaucoup de monde. Donc c'est clair que ça motive pour faire plus grand. Et puis c'est un bon outil de communication pour toutes les générations. La prison, c'est un trou noir, les gens ont besoin de plus de renseignements sur ça, de la part des personnes qui ont vécu en prison ou des personnes qui travaillent avec elles. **MARINE COMBE**



© CÉLIAN RAMIS

ÉVÈNEMENTS INFOS PRATIQUES ÉCONOMIE SANTÉ MODE
INTERVIEWS PHOTOS SPORT INSOLITES BONUS RENDEZ-VOUS
CULTURE AGENDA DOSSIERS CONCERTS DÉCOUVERTE FESTIVALS
REPORTAGES POLITIQUE SOCIÉTÉ TENDANCES SOCIAL

YEGG

LE FÉMININ RENNAIS

NOUVELLE GÉNÉRATION

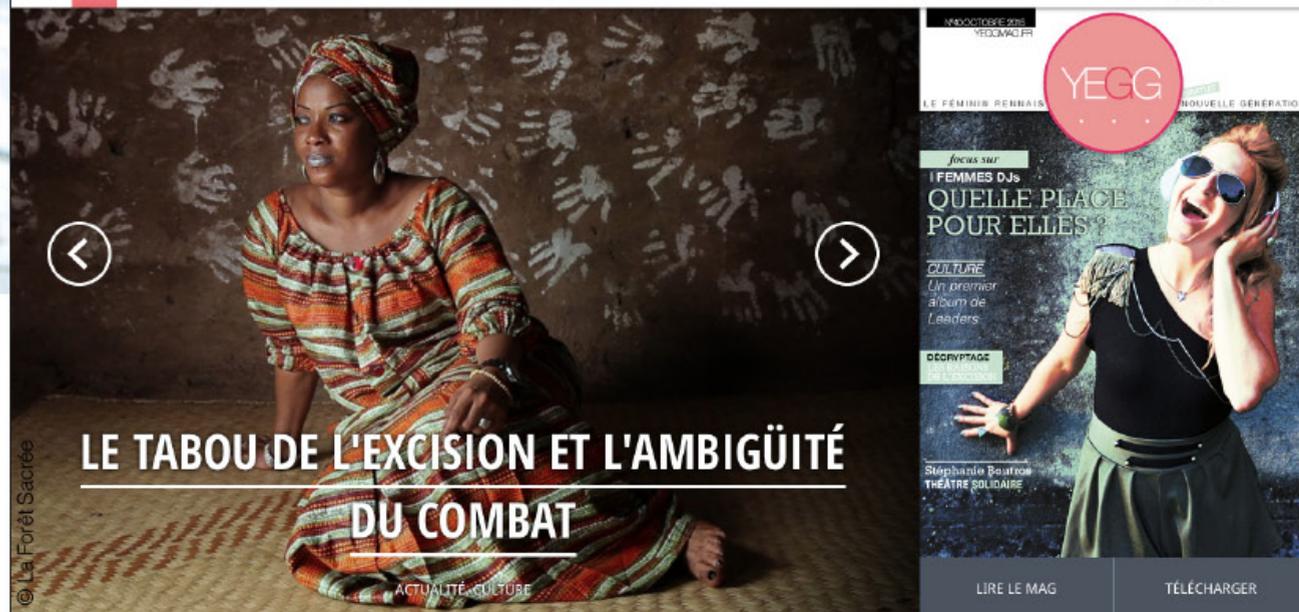
Actualité

Culture

Focus

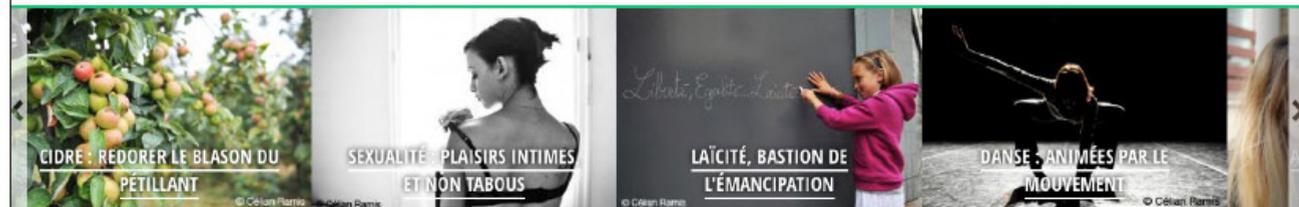
Le magazine

La rédaction



© La Forêt Sacrée

FOCUS SUR



L'ACTU AU QUOTIDIEN,
C'EST SUR YEGGMAG.FR

YEGG

LA SECONDE VIE DES DÉCHETS



L'heure est à la lutte contre le gaspillage et à la (meilleure) gestion des déchets. Conséquence de la consommation à outrance, il n'est pas rare de jeter un objet qui présente un petit signe de défaillance et de le racheter. On passe parfois à côté de l'occasion d'apprendre à le réparer ou de le transformer en un autre objet. Sans oublier que l'on pollue et que l'on use à grande vitesse les énergies naturelles. En réponse à cette problématique environnementale et sociétale, les forces se multiplient, se réunissent et s'organisent pour apporter des solutions viables et durables. Réparation et réemploi, dans un esprit Do It Yourself, s'affichent aujourd'hui comme des outils indispensables à la sauvegarde de la planète. Et si en plus ça peut créer du lien social et de l'entraide, que demander de plus ?

DES RESSOURCES SOLIDAIRES ET ENVIRONNEMENTALES



© CÉLIAN RAMIS

Au-delà de la fameuse obsolescence programmée, notre rapport aux objets a incroyablement changé en quelques dizaines d'années. Parmi les responsables figurent la baisse des coûts de fabrication – alliée à une perte de qualité – et l'accélération de la société de consommation, nous menant à passer d'un objet à un autre, sans attachement particulier mais avec une soif certaine de posséder les derniers modèles. Mais cette création des besoins de l'ère du high-tech, des objets connectés et des produits jetables à

bas prix s'avère clairement incompatible avec l'urgence réelle à entretenir notre planète. Heureusement, le secteur de l'Économie Sociale et Solidaire prend de l'ampleur et ne se contente pas simplement de pointer ces dérèglements. Il propose également des alternatives, basées sur la réduction des déchets, le réemploi et la réutilisation. Tout cela dans un esprit d'entraide, de lien social et de partage des compétences. Ça sonne un peu comme l'histoire de David contre Goliath. Le côté biblique en moins. La puissance capitaliste contre l'humble Économie

« On projette la récupération de 250 tonnes de déchets par an sur la métropole rennaise. C'est un pronostic établi par rapport aux déchèteries et aux autres ressourceries. »

Sociale et Solidaire. La société consumériste contre le système bidouille. Mais le propos – bien caricatural – n'est pas là et penser que le bras de fer est la seule solution serait une erreur. Car on sait la difficulté à faire évoluer les mentalités engluées depuis plusieurs décennies dans un schéma de consommation accrue. Les meubles en kit, les tarifs préférentiels, les appareils électroménagers destinés à claquer aussi rapidement qu'ils ont été fabriqués, le marketing féroce des objets connectés... Aujourd'hui, tout va vite et tout se jette. Résultat : on perd petit à petit la valeur des produits que l'on consomme. Si le tableau paraît bien noir, c'est parce que les conséquences peuvent s'avérer dramatiques. Pour l'environnement tout d'abord qui se voit vider de ses ressources naturelles et peine à prendre en charge tous les déchets amassés par habitant-e. Et pour les humains ensuite qui s'éloignent au fur et à mesure de la notion de solidarité et de partage des connaissances.

DES LOIS ET DES PLANS

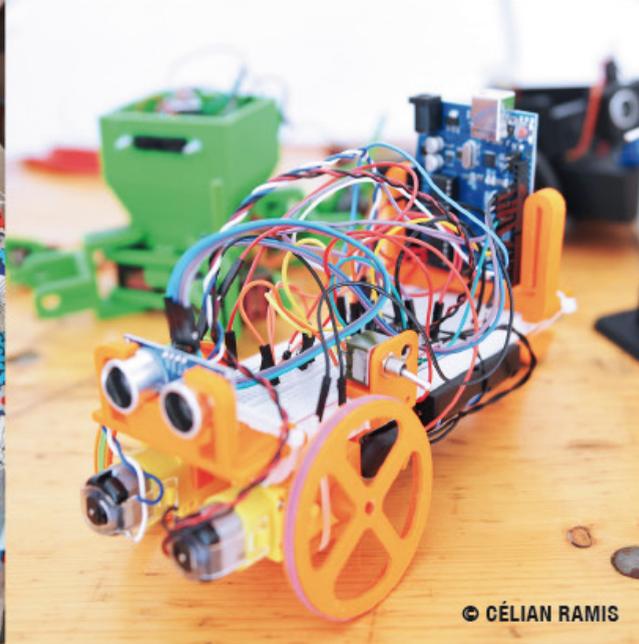
Depuis 2009 notamment (des plans de prévention sont mis en place avant cette date), des lois existent dans le cadre d'une volonté politique de réduction des déchets. De là découle l'élaboration de plans locaux de prévention de la production de déchets par les collectivités en charge de la collecte ou du traitement obligatoire depuis le 1er janvier 2012 (loi du 12 juillet 2010), comme l'indique l'Ademe, l'Agence de l'Environnement et de la Maîtrise de l'Énergie. Les années suivantes vont également être ponctuées d'engagements gouvernementaux, renforcés par la loi du 17 août 2015 relative à la transition énergétique pour la croissance verte. Évidemment, le cadre législatif n'est rien sans les volontés et les militant-e-s de ce changement des comportements. Concrètement, le

programme national de prévention des déchets 2014-2020, établi par le ministère de l'Écologie, du Développement durable et de l'Énergie, prévoyant la mise en place progressive de 54 actions concrètes, réparties en 13 axes stratégiques. Parmi eux, la partie qui nous intéresse particulièrement : le réemploi, la réparation et la réutilisation. « Environ 10 millions de tonnes de déchets correspondant à des catégories produits susceptibles de faire l'objet d'un réemploi ou d'une réutilisation ont été générés en 2011. Le réemploi et la réutilisation en évitent 825 000 tonnes (données 2011). On peut donc estimer qu'en France en 2011, environ une tonne sur dix arrivant en fin de vie est réemployée ou réutilisée », précise le rapport qui mentionne dans un tableau de quantification des biens réemployés en 2011 que 171 000 tonnes sont réemployées ou réutilisées grâce aux acteurs/trices de l'ESS et 654 000 tonnes grâce à l'occasion (reventes, dépôts-vente, vide-greniers, sites internet de mise en relation, journaux de petites annonces).

Les données datant d'il y a 6 ans, on peut espérer que les chiffres affichés aient connu une augmentation favorable à la pérennité des structures de l'ESS mais aussi au changement des mentalités visant à prévenir de la réduction des déchets. Sans surprise, Rennes participe à cette émulation et voit croître les porteuses/teurs de projets souhaitant atteindre ces objectifs ambitieux et nécessaires à notre futur.

FAIRE DON DES DÉCHETS RÉEMPLOYABLES

Preuve en est avec le lancement dans la capitale bretonne de la ressourcerie La Belle Déchette, fondée par Priscilla Zamord et Julie Orhant en décembre 2015. L'an dernier, les deux mois de résidence effectués à l'Hôtel Pasteur, entre septembre et octobre 2016, leur per-



© CÉLIAN RAMIS

mettaient de réaliser une étude-action et de se faire davantage connaître à travers des ateliers et des causeries. Quasiment un an plus tard, le 1er septembre précisément, elles ouvriront leur boutique solidaire, rue de Dinan (inauguration le 15 septembre) et le pôle valorisation sera prêt à accepter les apports volontaires, pour lesquels il y aura des créneaux horaires, précise Julie Orhant : « *Je n'ai pas encore les heures mais ce sera inscrit sur le site. Ce sera dans la ZI Sud Est uniquement, notre local de stockage. Pourront être déposés des objets de déco, de la vaisselle, du mobilier, des vêtements, du linge de maison, des matériaux type bois, tissus, etc. Tout ce qui peut être réemployé. Mais on se donne le droit de refuser certaines choses, comme par exemple, si on nous amène un matelas, là, on dira non. On est une ressourcerie, pas une déchèterie.* » Intégrée au réseau national des ressourceries – qui comptabilise actuellement 151 structures adhérentes – La Belle Déchète affiche quatre fonctions : la collecte et le tri, la valorisation des objets de seconde main, la vente à moindre coût et la sensibilisation à

l'environnement. « *On projette la récupération de 250 tonnes par an sur la métropole rennaise. C'est un pronostic établi par rapport aux déchèteries (à savoir que Rennes Métropole en compte 18 au total, ndlr) et aux autres ressourceries.* », précise Julie.

En plus des apports volontaires, la collecte se fera donc auprès des déchèteries mais aussi des professionnel-le-s, comme l'Opéra de Rennes par exemple avec qui elles pourront collaborer, notamment dans la récupération de certaines parties des décors. « *Au sein de la métropole, il y a énormément de dépôts en déchèteries, c'est même assez général à la Bretagne. Une partie part en recyclage et une autre, à l'incinération. Il est important de donner une seconde vie aux déchets et ne pas puiser continuellement dans les ressources naturelles. Dans cette société de consommation, ces ressources naturelles arrivent à épuisement.* », souligne à juste titre la cofondatrice de La Belle Déchète.

Et c'est la boutique de la rue de Dinan qui aura pour but de valoriser les secondes vies don-

« Je suis à l'affût de tout ce qui traîne dans la rue, près de chez moi. »

nées à ces objets collectés qui seront vendus à moindre coût. Participer à la vie de la ressourcerie signifie alors alimenter un projet issu de l'ESS qui s'active au réemploi mais aussi à la création de lien social et d'échanges de compétences, via l'organisation d'ateliers dès la rentrée, un mercredi par mois de 18h à 20h. Julie Orhant, qui pour l'instant ne dévoile pas les thèmes actuellement en développement, explique : « *Les ateliers sont payants, ce qui permet de rémunérer les intervenant-e-s pour qui c'est l'occasion de se faire connaître et de développer leur activité. La grille des ateliers est complète jusqu'à février 2018 pour le moment. Pour l'instant, il n'y a que des femmes qui interviennent mais des hommes commencent à intégrer La Belle Déchète et c'est vraiment cool.* »

SENSIBILISER À LA GESTION DE LA CONSOMMATION ET DES DÉCHETS

Si la programmation n'est pas encore affichée, on sait en revanche que parmi les intervenantes se trouvera Emmanuelle Dubois, fondatrice de debrouillART, une structure mêlant créations d'objets et mobiliers recyclés et ateliers Do It Yourself pour sensibiliser les participant-e-s à notre consommation et à ce que l'on jette. Après la fac d'arts plastiques et les Beaux-Arts, la Rennaise devient assistante marketing avant de travailler à la Maison de la consommation et de l'environnement en tant que chargée de communication. « *Toutes mes expériences ont permis de m'enrichir pour que je puisse lancer mon activité. Ça m'a apporté des compétences pour les supports de communication, pour les stratégies commerciales, pour la diffusion de l'information.* », confie-t-elle. Attirée par la création depuis longtemps, elle commence à récupérer les nombreuses choses que l'entreprise, dans laquelle elle est en poste, jette. Elle fabrique alors des meubles, dans un premier temps. « *Ça partait de mes besoins à moi. De ce que je trouvais à droite et à gauche. Aujourd'hui, j'essaie de récupérer les déchets des entreprises, les*

chutes de production, les chutes de tissu des couturières par exemple. Aussi, je récupère des bidons d'huile chez le garagiste. Ça l'arrange aussi puisque sinon il est obligé de payer pour les donner au ferrailleur. », détaille Emmanuelle Dubois. La créatrice fourmille d'idées et de ressources pour élaborer ses fabrications. Que ce soit auprès de son voisin qui la fournit en câbles de fibre optique, d'entreprises privées, de structures comme La Belle Déchète ou grâce aux rebuts des particuliers, elle alimente son atelier, aménagé pour le moment dans une petite pièce de sa maison à Chantepie en attendant de pouvoir investir ses 10m2 au Mur Habité, situé dans le quartier Cleunay.

C'est la caverne d'Ali Baba. Les étagères sont remplies d'outils, boîtes de rangement, balles de tennis, poupées Barbie, bouteilles en verre, pelotes de fil, peintures, VHS, bouchons de liège, papiers ou encore tissus. Tout cela servira à créer des tabourets, des fauteuils, des étagères, des pieds de lampe, des tables ou encore des éléments de déco. « *Il y a là des choses de ma consommation personnelle mais aussi beaucoup d'objets qui sont déposés au pied des poubelles. Des bouts de lit, des planches de bois, des appareils électroménagers... Je suis à l'affût de tout ce qui traîne dans la rue, près de chez moi.* », sourit Emmanuelle. Elle qui a été formée, accompagnée et suivie par la coopérative d'activités et d'emploi Elan Créateur lors de la phase de lancement, en mai 2017, souhaite partager son savoir-faire et ses connaissances en matière d'écologie et de développement durable lors de ses ateliers. Ainsi, à partir de skaï et de tissus, on peut fabriquer un bracelet. À partir d'un cd, faire un dessous de verre. De chutes de bois, un nichoir pour les oiseaux. De caisses de vin, des rangements pour les bocaux. De cagettes, des cadres pour les tableaux. « *La sensibilisation est importante. Montrer que l'on peut faire des objets avec de la récup'. Et c'est ludique. Je monte des ateliers*

« Les ateliers sont payants, ce qui permet de rémunérer les intervenant-e-s pour qui c'est l'occasion de se faire connaître et de développer leur activité. »

avec différents partenaires, c'est chouette. Avec La Belle Déchette, Scarabée biocoop, la ludothèque de Chantepie et d'autres. C'est sympa parce que certain-e-s participant-e-s viennent sans être sensibles à tout ça, découvrent et trouvent ça chouette. Comme sur les marchés de créateurs, j'en ai fait un fin mai et je trouve que ça touche pas mal les gens parce que la démarche est positive et ça ça leur plaît. », s'enthousiasme-t-elle.

L'impact est fort. La démarche, comme elle le souligne, est positive. Autant qu'elle : « Pour l'instant, je vends sur internet et sur les marchés. Et je démarche pour les points de vente. Je ne sais pas comment ce sera accueilli à ce moment-là mais je me dis qu'il faut foncer parce qu'actuellement tout s'ouvre à moi. C'est très encourageant et positif, et ça fonctionne ! »

DebrouillART poursuit son chemin sur son site – www.debrouillart.fr - sur les réseaux sociaux et bientôt au Mur habité et multiplie sur le terrain, les occasions de semer des graines, à l'occasion de Quartiers d'été le 20 juillet, les 7 et 8 octobre au festival Ile et Bio à Guichen ou encore les 2 et 3 décembre à Cesson.

INSERTION ET LIEN SOCIAL

Pas étonnant donc de la retrouver lors de l'événement Fabrique, organisé par Bug et Fab Lab, les 1er et 2 juillet à la Maison des associations de Rennes, dans cet esprit participatif et DIY si caractéristique à l'ESS. Et pendant que enfants et adultes s'attèlent au choix des tissus, à la découpe du skaï et à la mise en place des pressions dans le but de se parer de bracelets personnalisés faits d'éléments de récup', La Petite Rennes sensibilise les passant-e-s à leurs activités. L'atelier de la rue Chicogné, créé en 2012, est une véritable ressource pour les usagers du deux roues. En effet, la structure associative se base sur l'auto-réparation des vélos mais aussi sur Le Grand Cycle, leur filière de réemploi et de recyclage que gère Aurélien en tant que salarié. Activité indispensable au fonctionnement de La Petite Rennes, elle permet la récupération de vélos considérés comme déchets car laissés à l'abandon ou plus en état de rouler. « On récupère environ 6 tonnes de vélos, c'est fou ! Et ce ne sont que des vélos qui allaient partir à la poubelle ! », s'exclame-t-il. Les bicyclettes vont alors être réparées par l'ESAT Maffrais, à Thorigné-Fouillard, dont la mission est de fournir



© CÉLIAN RAMIS

« Ici, il y a toujours quelqu'un pour filer un coup de main. Il y a vraiment une transmission de connaissances. Le but étant d'apprendre à réparer ton vélo. Tu apprends et puis tu retransmets à ton tour. »

un service d'aide par le travail spécialisé dans l'accueil de personnes présentant un handicap psychique : « On sous-traite avec eux. Je vais là-bas régulièrement pour les aider à apprendre mais aussi pour développer avec eux une réflexion différente sur chaque cas puisque chaque vélo est unique. Ensuite, ils nous les livrent, on fait un contrôle selon la liste des tâches et des composants, c'est ce qui nous permet de déterminer le prix. C'est entre 20 et 250 euros environ mais le prix moyen est de 66 euros. »

Parce qu'ensuite, les vélos réparés sont vendus par l'association, toujours munie de 5 à 7 deux roues par semaine. Et Aurélien poursuit en murmurant : « Bon, il ne faut pas le crier sur tous les toits mais dans certains cas particuliers (en gros, des cas de grande précarité), on peut donner gratuitement parce que cela permet de donner accès à la mobilité. Ça veut dire que la personne peut-être peut trouver un emploi un peu éloigné de chez elle et s'y rendre en vélo. Et que le jour où elle a besoin de faire une réparation, elle viendra ici et pourra aussi développer du lien social. »

LES MAINS DANS LE CAMBOUIS

L'intégration fait partie des engagements de ces structures qui fonctionnent essentiellement sur le principe d'entraide. Et c'est bien ce qu'apprécie Lisenn Morvan qui fréquente l'atelier depuis au moins 4 ans et qui fait partie du CA et du bureau depuis 3 ans. « J'avais un vélo qui avait un problème de frein et j'ai croisé David, qui était président de La Petite Rennes. Je suis alors venue, je m'y suis mise et j'ai découvert plein de choses. Depuis, j'ai même racheté un vélo pour

le remettre en état ! », rigole-t-elle.

Et ce jour-là, elle figole, en installant une béquille, la bicyclette destinée à sa sœur. Le principe lui plaît : venir avec son vélo et apprendre à le retaper soi-même. Avec l'aide des bénévoles, qui animent des permanences – ce qu'elle fait elle aussi désormais le samedi après-midi – et des connaisseuses/eurs. Adhérer à l'association donne libre accès à tous les outils. Et on trouvera également à prix libre des pièces réutilisables et à prix fixe les pièces neuves de sécurité, comme les câbles de freins, les patins de freins, les cadenas, les lumières, etc. « Ici, il y a toujours quelqu'un pour filer un coup de main. Il y a vraiment une transmission de connaissances. Le but étant d'apprendre à réparer ton vélo. Faut mettre les mains dans le cambouis ! Mais pas que, il faut aussi réfléchir à la mécanique, c'est très intéressant. Tu apprends et puis tu retransmets à ton tour, c'est hyper satisfaisant. Alors au début quand je suis arrivée, il n'y avait pas beaucoup de femmes mais ça évolue. Au niveau des adhésions, c'est environ 40% de femmes et 60% d'hommes. Et

environ 30% / 70% en terme de fréquentation. Il y a besoin de démystifier la peur de mal faire, la mécanique... Il n'y a aucune raison que ce soit réservé aux mecs ! », conclut Lisenn qui s'en retourne à sa béquille. On est évidemment bien d'accord avec elle.

ÉCHANGES DE COMPÉTENCES

Et ce principe se retrouve au niveau du Repair Café de Rennes, lancé par l'association Les 3 maisons (qui englobe trois structures situées



« On répare environ 60% de ce qui est amené. Il y a des choses que l'on ne peut pas réparer mais au moins les propriétaires peuvent les jeter en ayant essayé. »

dans les quartiers Cleunay, Arsenal Redon, et Courrouze), en 2015. L'esprit est déjà au partage dans la structure. Un ancien atelier, La bidouille, avait au préalable été mené. « On l'a relancé en lui donnant un air plus moderne. On connaissait les Repair Cafés et on a décidé de s'y affilier. Les premiers en Ille-et-Vilaine (aujourd'hui le département en compte 5 autres, ndlr) ! On est des précurseurs et on a fait des émules depuis. », se félicite la présidente de l'association, Cécile Persehaie, qui encourage les volontaires à monter d'autres RC. D'une quinzaine au départ, les réparateurs/trices sont passé-e-s à une trentaine, allant même jusqu'à une cinquantaine lors des disco soup qu'ils/elles organisent. Le slogan donne immédiatement le ton : « Jeter ? Pas question ! » Cécile le confirme, pleine d'entrain : « Le but, c'est de réparer avec. Ce n'est pas 'je viens, je pose mon objet'. On associe vraiment le demandeur au réparateur. »

Et de là découlent de nombreux échanges,

également entre les réparateurs qui planchent sur leurs produits. Partages d'expériences mais aussi de compétences, l'ambiance est à l'entraide et au mélange des savoirs. Couture, informatique, électroménager, vélo, horlogerie, bijoux, les domaines de réparation sont multiples, et les un-e-s et les autres sont prêt-e-s à bricoler, bidouiller et rafistoler cafetières, des grilles pain, aspirateurs ou objets plus insolites ou peu fréquents comme les trottinettes, les lecteurs radio, les platines vinyle et même les slips ! Chaque deuxième mardi du mois, de 14h30 à 19h30, la Maison des Familles de Rennes accueille le Repair Café, qui reçoit entre 70 et 100 objets. « On répare environ 60% de ce qui est amené. Il y a des choses que l'on ne peut pas réparer mais au moins les propriétaires peuvent les jeter en ayant essayé. On pèse tout pour savoir combien de kilos de déchets on a sauvé ! », signale Cécile Persehaie. Alors ? Au niveau international, 250 tonnes d'objets sont réparés auprès des plus de 1300 Repair Cafés. Et à Rennes, c'est 1,650 tonne de déchets qui



© CÉLIAN RAMIS

voient leur vie prolongée sur une année.

Un chiffre réjouissant, et pas uniquement pour la satisfaction personnelle des bénévoles qui trouvent tout de même une reconnaissance et une valorisation de leurs compétences ! « J'encourage tous ceux qui en ont la possibilité d'ouvrir leur Repair Café. Surtout à l'époque actuelle, avec toute la consommation, c'est important d'avoir la valeur de l'objet ! », commente la présidente.

C'est l'occasion de mettre le doigt dans l'engrenage de la réparation et du réemploi et de petit à petit modifier son comportement et son rapport aux objets, et ainsi aux déchets. « J'y suis venue presque au début pour réparer un objet et puis je suis revenue pour aider en couture. Je suis kiné mais j'ai toujours fait de la couture, du tricot, des activités manuelles. Je suis assez fidèle au poste ! On est toujours content-e-s de se retrouver. », sourit Bernadette Schnapp. Et si on serait tenté-e-s de mettre un bémol quant à la répartition des tâches – les femmes à la couture et les hommes au bricolage – les deux femmes nous rassurent tout de suite : « Pour les visiteurs, c'est moins vrai ! Les femmes qui viennent s'in-

téressent au bricolage, posent des questions aux réparateurs et apprennent en même temps et les hommes s'intéressent à la couture ! »

Les avantages s'accumulent. Car à travers une nouvelle manière de gérer nos déchets, et ainsi de participer à la sauvegarde des énergies naturelles et de limiter la pollution de notre environnement, le milieu de la réparation, de la réutilisation et du réemploi permet l'apprentissage – égalitaire, tant au niveau des sexes que de la classe sociale - de savoir-faire nouveaux, la création de lien social, solidaire et d'insertion. Une manière de participer à l'économie du pays dans le respect de la planète et des valeurs humaines. Apaisant et motivant.





© CÉLIAN RAMIS

POUR UNE ASSEMBLÉE THÉÂTRALE POÉLITIQUE

Le Manuel d'AutoDéfense À Méditer est officiellement lancé ! Après deux mois de résidence aux Ateliers du Vent à Rennes et une immersion auprès des féministes musulmanes de l'association Al Houda, la metteuse en scène, Hélène Soulié, en lien avec la sociologue et ethnographe Aurélie Marchand, a présenté le 3 juin dernier le premier volet de MADAM, *J'ouvre les yeux sur ta bouche*.

Le titre est temporaire. Peut-être. Parce qu'au fil du processus de création, un sous-titre se profile. « Est-ce que tu crois que je dois m'excuser quand il y a des attentats ? » se veut plus percutant, selon Hélène Soulié. Fascinée par l'influence du contexte et des lieux sur la parole, elle questionne « comment on parle, comment on peut encore parler et comment on peut mettre des mots sur des maux. On est constitué-e-s de phrases que l'on entend, comme « t'es nulle en maths » par exemple. On est constitué-e-s de phrases, de discours, de choses que l'on se dit à soi. » C'est lors d'une résidence à La Chartreuse (Centre national des écritures du spectacle) à Villeneuve lez Avignon que le projet MADAM va éclore dans l'esprit de la metteuse en scène qui travaille alors à l'adaptation du roman de Lola Lafont, *Nous sommes les oiseaux de la tempête qui s'annonce*. « C'est un texte qui parle beaucoup des femmes et du fait de dire

non. Non, comme premier signe d'émancipation. J'ai relu alors ma bio féministe et ça m'a déprimée. J'avais aussi pris Non c'est non d'Irène Zeilinger et ça c'était assez enthousiasmant. J'étais là-bas avec une autrice, Magali Mougel, et il y avait aussi Marine Bachelot Nguyen. On a beaucoup discuté. On a réalisé qu'en tant qu'artistes, au lieu d'être dans la plainte, on pouvait voir ce qui est bien : nous, on est là. On est des artistes, on est des femmes, et on agit. », raconte-t-elle. Cet esprit d'empowerment va alors nourrir l'idée d'une création hors-normes, basée sur des groupes de femmes développant des stratégies pour être visibles et entendues.

UN CADRE AMBITIEUX

Rencontrer, relayer, faire entendre les voix de celles qui se réunissent, rendre compte de ce qu'elles mettent en place. Et parce qu'en France et ailleurs, des cours d'auto-défense féministe éclosent, le

projet sera un Manuel d'AutoDéfense À Méditer en six chapitres « poétiques », avec une distribution « 100% meufs ». À chaque volet, sont associées une autrice, une actrice et une experte (sociologue, chercheuse, philosophe...). Car la forme est aussi ambitieuse que le fond : chaque chapitre est décliné en une assemblée théâtrale, comprenant une performance basée sur des récits de vie, un apport scientifique conféré et un débat public. Le 3 juin sonnait l'heure de la restitution de la résidence entamée deux mois plus tôt, dans le cadre du cycle « Du quartier vers l'ailleurs », élaboré par les Ateliers du Vent. Face aux marches de la Place des Containers, Lenka Luptakova, parée d'un pantalon bleu, une chemise blanche et un foulard rouge, déclame en chantant en français, puis en arabe, un verset du Coran. La première parole du texte sacré. « Lis ». Originaires de Casablanca, Angers, Damas, Rennes ou encore Tanger, elles sont françaises, musulmanes, féministes : « On va tous les dimanches matins à la mosquée. Les maris gardent les enfants pendant qu'on étudie les textes sacrés. De 5 ou 6, on se retrouve presque avec toute une classe. » Les voix des femmes de l'association rennaise Al Houda, passées fidèlement sous la plume de Marine Bachelot Nguyen, s'élèvent au-delà de la comédienne.

DÉPLACER LES PRATIQUES ET LES MENTALITÉS

« La rencontre a duré une dizaine de jours. On a rencontré les femmes d'Al Houda, sur une proposition de Marine, individuellement et collectivement. Moi, je venais avec mes a priori, je n'ai pas d'amies musulmanes. Elles mènent des ateliers de danse, d'écriture, de spiritualité. Elles lisent le Coran, traduisent, interprètent et cherchent à comprendre. On fait le même boulot. », se passionne Hélène Soulié, rejointe par Lenka Luptakova : « On est dans l'adaptation. Elles aussi elles adaptent leur religion selon leurs vies, leur conscience. Elles ne définissent pas des règles globales applicables à toutes. C'est chacune qui choisit. Dans l'association, ce n'est pas un problème de penser différemment. » La manière de procéder, de l'immersion à la restitution volontairement effectuée sur l'espace public, et la singularité de cette cartographie des espaces féminins, obligent les protagonistes du projet à « se déplacer dans la façon de faire théâtre » et profitent au public qui a alors les cartes en main pour déplacer son regard sur les sujets traités.

UN DISCOURS QUI DÉRANGE ET POURTANT...

Hélas, impossible de restituer ici l'ensemble des paroles. *J'ouvre les yeux sur ta bouche* est une réussite. Parce que ce premier chapitre est plein d'espoir et de garanties. Celles de rendre l'invisible visible. De donner à entendre les voix de celles que l'on entend rarement parce que la société préfère s'exprimer à leur place. « Dès que j'ai le foulard, les gens changent de regard. Ils pensent que je suis soumise, aliénée, forcée par mon père ou mon mari, que je suis une victime, que je viens du bled et que je suis incapable de penser par moi-même. Il faut me l'arracher pour que je devienne une femme libre ? L'Islam est un océan et tout le monde patauge dans la même flaque. » Les paroles des membres d'Al Houda sont saisissantes et éclatantes de vérités. Ce discours dérange parce qu'il met à mal les idées reçues, les arguments des politiques sécuritaires bâties sur fond d'islamophobie et la pensée de certaines féministes occidentales qui reproduisent ici les systèmes de domination dont elles essaient pourtant de s'émanciper. Mais l'émancipation n'a pas un modèle unique : « Les féministes institutionnelles disent qu'on vient abolir les avancées, qu'on vient pour retourner en arrière et qu'on est des dangers pour les françaises. Moi aussi je suis française et je suis sûre qu'on est d'accord sur plein de choses. Mais elles sont bloquées sur le foulard. » Rappelons qu'Al Houda défend la liberté de chacune à choisir de porter le foulard ou non.

Laïcité, attentats, stigmatisation mais aussi respect, non jugement, liberté. MADAM#1 nous rappelle que le tableau n'est jamais tout noir ou tout blanc. La complexité de la situation est mise en lumière et en voix, puis remise dans le contexte et dans la perspective du quotidien par la chercheuse doctorante en sociologie à Strasbourg et militante féministe Hanane Karimi. Les exemples de stratégies utilisées par différents groupes de femmes musulmanes démontrent l'importance de l'auto-émancipation et la puissance de leurs capacités à agir, loin de l'image infantiliste véhiculée par les médias et politiques. Ainsi, dans les mois et années à venir, viendront s'écrire les cinq prochains chapitres du Manuel qui bruisseront au son des voix des basketteuses, des street artists, pour sûr, et peut-être des soldates, des prostituées ou encore des motardes.

I MARINE COMBE

bref

○○○○○○○○○○

ET LE PLANCTON

Du 9 septembre au 19 octobre, le Volume de Vern-sur-Seiche explorera le rituel social complexe de la fête, à travers sa biennale d'art contemporain, portée par l'atelier artistique mutualisé, Vivarium. Comme en 2015, c'est Isabelle Henrion qui sera la commissaire de l'exposition *Et le pancton*, qui regroupe 8 artistes, dont 4 femmes : Aurélie Ferruel & Florentine Guedon, Anais Hay et Johanna Rocard.

bref



chiffre du mois

3ème

En juin est paru le 3e ouvrage signé Sandra Le Guen à destination de la jeunesse. *La couleur du vélo est son premier roman et il est top !*

chiffre du mois

yegg aime l'art et la nature

PJ HARVEY / LA ROUTE DU ROCK #ÉTÉ

Saint-Malo / 18-06-2017

bref

○○○○○○○○○○

LE BONUS DE L'ÉTÉ

Bonus #6, le festival du Théâtre de Poche à Hédé, se déroulera du 24 au 27 août. Parmi les propositions jeune public (la programmation va au-delà de cette catégorie) que l'on vous recommande : *Bang !* de l'association Orno qui se veut comme un rituel chorégraphique joyeux pour conjurer la peur que le spectacle explore et *Moi, canard* d'Enora Boëlle, plus intime et introspectif. Les deux spectacles sont à voir les 26 et 27 août.

bref

**INSPIRATION RIOT GRRRLS !**

De Buenos Aires à Rennes, en passant par Olympia et Washington DC, le Jardin Moderne proposait fin juin un tour d'horizon, non exhaustif, dans le féminisme underground et DIY, des années 90 à aujourd'hui.



...
L'ÉQUIPE DE YEGG VOUS SOUHAITE DE PASSER UN BEL ÉTÉ
 ...

Plus de 20 ans en arrière, les médias mainstream dézinguaient le mouvement Riot Grrrls. Pourtant, les musiciennes féministes de l'underground étatsunien – particulièrement Olympia et Washington DC – ont révolutionné le paysage musical punk et porté des revendications encore d'actualité en 2017. Bikini Kill (qui comptabilise dans ses rangs Kathleen Hanna et Toby Vail), Bratmobile ou encore Heavens To Betsy font entendre leurs voix et dénoncent des pratiques qu'elles trouvent inacceptables. « Les féministes s'emparent de la scène underground et produisent des choses qui n'ont encore jamais été entendues, même si le terrain a déjà été tâté par L7 », précise, le 28 juin dernier au Jardin Moderne, Manon Labry, docteure en civilisation nord-américaine et auteure de *Riot Grrrls, chronique d'une révolution punk féministe* (avril 2016, éd. La découverte). L7, qui abordait déjà le plaisir féminin et la masturbation, n'a pas souhaité prendre part au mouvement, mais « elles l'ont influencé, ont collaboré et ont aidé à tourner. Elles étaient "collègues de lutte". Les Riot Grrrls ont continué sur la lancée, en ajoutant la question des violences faites aux femmes, des viols, des incestes. », souligne-

t-elle. Entre 1990 et 1995 – période sur laquelle elle focalise son récit – les groupes émergent, tout comme les fanzines féministes, comme *Jigsaw* ou *Riot Grrrls*. On prône alors l'esprit DIY, l'émancipation (sans jalousie entre meufs) mais aussi le retour aux idéaux premiers du punk : « Les scènes masculines sont majoritaires et les comportements machos sont pléthores. « *Girls to the front* » (réclamer que les femmes accèdent aux devants des scènes) est une stratégie que Bikini Kill explique lors des concerts et sur des tracts, pour que l'espace ne soit pas dominé par des hommes. » Le mouvement est inspirant et contagieux. Disparu de sa forme originelle, il a fait des émules et a poursuivi son chemin en souterrain. À l'instar des artistes radicales dont les dessins, manifestes et photos ont été regroupées au Jardin Moderne jusqu'au 31 juillet dans l'exposition *Desde Buenos Aires, Contra Ataque Femininja Mutante* mais aussi du groupe punk féministe Nanda Devi (trio rennais) qui jouait le 28 juin, après la conférence, et portait fièrement l'inscription « No, no, no » (titre d'une chanson) sur leurs t-shirt : « Parce que c'est important de se positionner en tant que meufs et de savoir dire non ! »

| MARINE COMBE



TOUTE L'ACTUALITÉ FÉMININE RENNAISE SUR YEGGMAG.FR



CERISE SUR LE GATEAU

- Verdict - p.29
- YEGG & the city - p.30



LOST Cd CAMÉLIA JORDANA & LAURENT BARDAINNE JUIN 2017

« Je chanterais plus fort / Si ton espoir se meurt / Nos forces portent un tout / Lorsque les plaintes s'achèvent », chante Camélia Jordana dans la chanson « fi 3lemi ». En juin dernier, elle faisait son retour avec le clip de « Big Party », issue du projet LOST qu'elle mène en collaboration avec Laurent Bardainne, depuis environ un an. Et ça dénote. On a du mal à croire ce que l'on entend et ce que l'on voit. « Real woman », dit-elle dans ses paroles, et ça on n'a pas de mal à la croire. Elle apparaît comme grandie, transcendée par le message qu'elle veut faire passer, un message qu'elle semble plus assumer qu'auparavant. Peut-être parce que ce projet lui ressemble davantage et que c'est l'avant LOST qui était encore légèrement bancal ? En anglais, en français et en arabe, elle nous met totalement en déroute avec des propositions auxquelles elle ne nous avait pas encore habitués. Elle nous montre une facette plus engagée, plus affranchie des codes, évoquant au fil des différents titres la perte de repères, qu'ils soient géographiques ou politiques. On est ok pour se perdre avec elle.

■ MARINE COMBE



Dvd

13 REASONS WHY BRIAN YORKEY AVRIL 2017

Petite session de rattrapage pour ceux qui seraient passés à côté de cette série diffusée dès avril dernier par les studios Netflix. Clay est un jeune lycéen noyé dans une masse informe de communautés et d'identités complexes que forment les élèves de son école. Bouleversé par le suicide de son amie Hannah, Clay est perplexe et dubitatif. Le choc arrivera par une boîte à chaussures remplie de cassettes de sa défunte amie. Le lycée tout entier est en deuil mais lui et quelques uns ont reçu ce jeu de piste audio qui révélera la véritable vie de la jeune et mystérieuse Hannah. Épuisée par une vie de solitude, cette dernière enregistre ces 13 cassettes afin d'expliquer son passage à l'acte. Ultra sombre, ludique et fascinante, la série produite par Selena Gomez s'annonce comme une référence sur la thématique de l'adolescence. Un thème souvent abordé outre-Atlantique dans la littérature et le cinéma même si les notions de harcèlement scolaire et persécution commencent à arriver en France. Une mise en scène plastique et virtuose raconte avec subtilité et sans artifice l'origine d'une tragédie. Vécue par une famille, un groupe d'amis et toute une communauté, le sujet se décline en de multiples points de vue. Mal de vivre irrésoluble et lassitude face à l'existence, le récit tiré de l'œuvre littéraire de Jay Asher nous plonge au cœur des problématiques de jeunes êtres en devenir. Filmé avec fluidité et adresse, la série contemple une société 3.0 avec un regard distinct et romanesque. ■ CÉLIAN RAMIS



Cinéma

AVA LÉA MYSIUS JUILLET 2017

Ava est une jeune fille de 13 ans qui se cherche. Avec sa mère et sa petite sœur elles passent toutes trois des vacances au bord de l'océan. Un été assez banal si ce n'est qu'elle va apprendre qu'elle est atteinte d'une maladie dégénérative de la rétine et qu'elle va progressivement perdre la vue. La nouvelle est un choc pour sa mère qui décide que ces vacances seront inoubliables pour la jeune fille. Pour autant, Ava, observatrice et curieuse du monde qui l'entoure, cherche les émotions qui la feraient se sentir vivante. La jeune fille qui se sait en sursis sent en elle un vide. Le monde semble s'obscurcir avec l'arrivée de cette cécité. Pour Ava, l'évasion et le frisson se trouvent au coin d'un blockhaus et d'une dune de sable auprès d'un jeune gitan qui fuit les problèmes au sein de sa communauté. L'éveil sexuel, la folie douce de l'ivresse et du chahut rempliront ces dernières images de vacances. Pour elle, l'aventure c'est maintenant ou jamais. Soudain, tout va vite pour la jeune insolente. Émouvante, l'adolescente deviendra cet été une jeune femme. Le premier film de Léa Mysius est un coup d'éclat. Elle fait preuve d'un sens aigu de la mise en scène. Fugue voluptueuse, fable allégorique et apocalyptique proposent une vision sophistiquée et sentimentale de l'apprentissage et de la découverte. La grâce juvénile de la comédienne Noée Abita dévore avec hâte et ardeur l'instant présent. Une interprétation remarquable qui n'aura pas échappé au jury du dernier festival de Cannes. ■ CÉLIAN RAMIS



Live

LA TRESSE LAETTITA COLOMBANI MAI 2017

En Inde, Smita se bat pour que sa fille acoëde à l'école et ne suive pas ses pas à elle, qui récuré les toilettes de la caste supérieure. En Sicile, Giulia travaille comme ouvrière dans l'atelier familial, qui traite les cheveux. Au Canada, Sarah est une avocate réputée pour qui la carrière professionnelle passe avant la famille. Les trois femmes vont devoir affronter des épreuves imprévues auxquelles elles ne sont pas préparées. Mais, chacune à sa manière, avec ses armes et ses traits de personnalité, va se battre et refuser de se résigner. Refusant la fatalité, les assignations genrées et les codes sociaux, elles vont faire le choix de la liberté et de l'émancipation. Laetitia Colombani est scénariste, réalisatrice et comédienne, et signe ici son premier roman. Un roman à couper le souffle qui nous plonge au cœur de trois histoires dissociées qui peu à peu vont se lier, sans le savoir, dans l'intimité de la lutte personnelle que chacune vit et dans l'espoir des grandes batailles qu'elles vont livrer pour s'en sortir et avancer selon leur volonté. Un récit féministe empli d'humanité, d'humanisme et de douceur, malgré tout.

■ MARINE COMBE





© CÉLIAN RAMIS

YEGG & THE CITY

Épisode 42 : Quand j'ai célébré la Lune Noire

Dans la forêt, je vois un hibou. Mais lui n'a pas l'air de me voir. Il fixe un point, derrière moi. Le rapace noctambule se tient droit, imperturbable. Je me rapproche. Il me semble distinguer une plume rouge sur sa patte. Mais, en réalité, il s'agit d'une flamme. Je pense alors « est-ce que je dois lui venir en aide ? ». Pourtant, lui, ne paraît pas souffrir.

C'est là la prédiction que je reçois le 24 juin, aux ateliers du Vent, après avoir dessiné mes yeux sur des galets. Des yeux dans lesquels lit la voyante qui m'invite ensuite à rejoindre l'expérience photographique d'Estelle Chaigne et Elise Guihard venues nous mettre en boîte grâce à un sténopé avant de nous faire développer notre portrait mortuaire. Ce soir-là, on fête « Le Jour de La Lune Noire ». Le solstice d'été. Le jour le

plus long de l'année. La nuit de toutes les ambivalences. Les ateliers du Vent se transforment en place de village sur laquelle résonne la musique folklorique et les danses celtiques. Pailles, fougères et fleurs couronnent les têtes des un-e-s et des autres, qui ont soigneusement confectionné-e-s leurs accessoires afin de se fondre dans la population divine. L'ambiance est mystique et paradoxalement apaisante. Les vibrations des percussions nous invitent à la procession, qui honore et convoque l'esprit de Vinéas, dont son impressionnant fétiche finira dans l'autel flamboyant – un four antique éphémère, fabriqué par Richard Jouy – sur lequel on peut lire des dizaines de lettres d'amour écrites par les participant-e-s illuminé-e-s par cette soirée festive, aux éclats lunaires transcendants.

■ MARINE COMBE

CAROLE BOHANNE CÉLINE JAUFFRET ANA SOHIER ANNE-KARINE LESCOOP
 ANNE LE RÉUN BÉATRICE MACÉ ANNE CANAT SYLVIE BLOTTEPE ÉVELYNE FORCIOLI YUNA LÉON
 BRIGITTE ROCHER FANNY BOUVET MARIE-LAURE COLAS GAËLLE AUBRÉE DORIS MADINGOU
 KARINE SABATER ARMELLE GOURVENEC MARIA VADILLO
 NADINE CORMIER ESTELLE CHAIGNE ALZÉE CASANOVA GAËLLE ANDRO VÉRONIQUE NAUDIN
 FRÉDÉRIQUE MINGANT DOMINIQUE IRVOAS-DANTEC
 LAURENCE IMBERNON CÉLINE DRÉAN VALÉRIE LYS NATHALIE APPÉRÉ MATHILDE & JULIETTE
 ISABELLE PINEAU NATHALIE APPÉRÉ ÉMILIE AUDREN MARIE HELLIO
 ANNE LE HENAFF MARINE BACHELOT CHLOÉ DUPRÉ
 DOROTHÉE PETROFF GÉRALDINE WERNER
 GWENAËLE HAMON MARION ROPARS
 CATHERINE LEGRAND
 JEN RIVAL



**LES FEMMES
 QUI COMPTENT,
 CHAQUE MOIS DANS YEGG**





LE FÉMININ RENNAIS
NOUVELLE GÉNÉRATION



YEGGMAG.FR